



**HAL**  
open science

## Liage et contiguïté

Pierre Pica

► **To cite this version:**

Pierre Pica. Liage et contiguïté. ERA 642. Recherches sur l'anaphore, ERA 642, pp.119-164, 1984, ERA 642. halshs-00357640

**HAL Id: halshs-00357640**

**<https://shs.hal.science/halshs-00357640v1>**

Submitted on 30 Jan 2009

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ PARIS 7

1984

## RECHERCHES SUR L'ANAPHORE

Groupe «Grammaire scientifique du français»

Responsable : J.C. MILNER

**Collection ERA 642 (UA 04 1028)**

ISSN 0223-548X

**Laboratoire de Linguistique Formelle**

Équipe de Recherche Associée au CNRS

(UA 04 1028)

Responsable : A. CULIOLI

**Département de Recherches Linguistiques (D.R.L.)**

Université Paris 7 - Tour Centrale - 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> étages

2 place Jussieu - 75251 PARIS CEDEX 05

Tél. 336.25.25 - poste 57 00 - (J.C. PASSERIEU)

Liage et contiguïté \*

Pierre PICA, C.N.R.S.

La théorie du liage formulée dans Chomsky (1981) comprend les trois axiomes suivants :

- (A) Une anaphore (note 1) est liée (note 2) dans sa catégorie gouvernante
- (B) Un pronom est libre (non lié) dans sa catégorie gouvernante
- (C) Une expression référentielle (un nom ou une variable) est libre

où  $\alpha$  est une catégorie gouvernante pour  $\beta$  si et seulement si  $\alpha$  est la catégorie minimale contenant  $\beta$  et un gouverneur de  $\beta$

où  $\alpha$  = NP ou S (mais voir aussi le contenu de la note 4).

Soit les quatre phrases suivantes :

- (1) \* I<sub>i</sub> see me<sub>i</sub>
- (2) I<sub>i</sub> see myself<sub>i</sub>
- (3) I<sub>i</sub> think that she loves me<sub>i</sub>
- (4) \* I<sub>i</sub> think that she loves myself<sub>i</sub>

On considère généralement que l'on peut rendre compte du contraste entre (1) et (2) d'une part et entre (3) et (4) d'autre part, à l'aide des axiomes (A) et (B) de la théorie

Ces contraintes, qui montrent qu'un pronom ou une anaphore clitique ne peuvent être liés à un sujet dérivé, peuvent être exprimées en termes de contraintes sur les suites d'indices (chaines) comme le suggère Rizzi (1983), si l'on admet que tous les pronoms clitiques sont porteurs d'indices. L'hypothèse d'une coindexation du clitique objet avec le sujet nous paraît d'autre part confirmée par le fait que l'utilisation d'un pronom ou d'une anaphore clitique dans des phrases du type (11) ou (32) déclenche l'apparition de l'auxiliaire être lorsque le verbe est à une forme composée comme l'illustrent les phrases du type (36) et (37) (que l'on opposera à (40) ci-dessous). On considère en effet généralement que l'apparition de l'auxiliaire être en français est liée à la coindexation du sujet et de l'objet en français (cf sur ce point la note 9). Cette hypothèse est aussi confirmée par les faits illustrés par les phrases (38) et (39) qui semblent indiquer que le clitique objet est porteur d'un indice et que (38a) et (38b) illustrent une violation du Sujet Spécifié.

(36) a. \* Il<sub>i</sub> s<sub>i</sub>'a lavé t<sub>i</sub>

b. \* Je<sub>i</sub> m<sub>i</sub>'ai lavé t<sub>i</sub>

(37) a. Il<sub>i</sub> s<sub>i</sub>'est lavé t<sub>i</sub>

b. Je<sub>i</sub> m<sub>i</sub> suis lavé t<sub>i</sub>

(38) a. \* Il se<sub>i</sub> veut laver t<sub>i</sub>

b. \* Il me<sub>i</sub> veut laver t<sub>i</sub>

(39) a. Il veut se<sub>i</sub> laver t<sub>i</sub>

b. Il veut me<sub>i</sub> laver t<sub>i</sub>

Il est cependant intéressant de noter que les phrases du

type (35b) et (36b) sont grammaticales dans certains dialectes du français, comme me l'a fait remarquer A.Culioli, alors que les phrases (35a) et (36a) d'une part et (38a) et (38b) de l'autre, sont toujours agrammaticales dans ces mêmes dialectes.

Ceci suggère que les pronoms de 1ère et 2ème personne ne portent pas toujours d'indices ou, plus exactement, peuvent entrer en relation de coréférence sans entrer en relation anaphorique (note 9). Ces faits rappellent le contraste entre (36a) et (36b) d'un côté et (40a) de l'autre (curieusement notée comme agrammaticale par Martinon (1927)). L'on opposera (40a) à (40b) à propos de laquelle on dira que l'intersection référentielle entre les deux pronoms de 1ère personne n'est pas la conséquence d'une coindexation mais dérive plutôt du fait que les deux pronoms ont une référence complète au sens de Milner (1976) et (1982) :

(40) a. Je nous ai pris pour des sots

b. \* Je nous suis pris pour des sots

Ces observations, qui rappellent en partie celles de Benveniste (1956) nous permettent d'expliquer le contraste entre (41) et (42) où le pronom son peut ou non renvoyer au sujet dans (41) mais où le pronom ton est toujours interprété comme renvoyant au sujet dans (42) :

(41) Quand on pense à son frère

(42) Quand tu penses à ton frère

Cela nous permet en partie de comprendre pourquoi la classe des réfléchis anaphores est en général limitée à la 3ème personne du singulier et du pluriel et nous amène à penser que le cas des langues qui disposent d'un paradigme d'anaphores à toutes les personnes (comme l'anglais) représente

(9) \* Jean, l<sub>i</sub>'aime

(10) Le frère de Jean, l<sub>i</sub>'aime

Cette analyse soulève cependant un certain nombre de problèmes connus, dans la mesure où elle ne rend pas directement compte du contraste entre (11) où me est lié dans sa catégorie gouvernante et (12) où me doit être libre dans sa catégorie gouvernante (ce qui pose le problème du statut des pronoms clitiques de 1ère et 2ème personne du singulier et du pluriel du français par rapport à la théorie du liage). Cette analyse ne rend pas compte non plus de l'absence de contraste entre les formes (a) et (b) de (13) et (14) si l'on considère, et c'est généralement le cas, que lui est un pronom mais lui-même une anaphore :

(11) Je, me<sub>i</sub> vois

(12) Je, demande à Paul de me<sub>i</sub> regarder

(13) a. Victor, doute de lui<sub>i</sub> (Ronat 82)

b. Victor, doute de lui-même<sub>i</sub>

(14) a. Victor, croit en lui<sub>i</sub>

b. Victor, croit en lui-même<sub>i</sub>

Un problème analogue est en fait posé par l'analyse de phrases du type (15), si la catégorie gouvernante du pronom (qui peut ou non entrer en relation anaphorique avec le sujet de la phrase) n'est pas le syntagme nominal sa femme, mais plutôt toute la phrase comme semblent l'indiquer les phrases danoises (16) et (17) qui peuvent toutes deux être traduites par (15) :

(15) Georges aime sa femme

(16) Jørgen elsker sin kone

(17) \* Jørgen elsker hans kone

Le contraste entre (16) et (17) suggère clairement que la phrase tout entière est la catégorie gouvernante de l'anaphore sin, qui doit obligatoirement rentrer en relation anaphorique avec le sujet Jørgen en (16) (ce qui est d'ailleurs naturel si l'on adopte la définition d'une catégorie gouvernante en termes de SUJET accessible ; sur la notion de SUJET, voir le contenu de la note 4). Il suggère de même que la phrase tout entière est la catégorie gouvernante du pronom, hans en (17), où le pronom ne peut être coïncidé avec le nom, Jørgen, conformément aux principes de liage (A) et (B).

Cette analyse est confirmée par le contraste entre les formes (a) et (b) de (18), qui confirme que les formes sin et hans (toutes deux traduites par un même pronom possessif en français) sont respectivement anaphore et pronom :

(18) a. \* Jørgen, siger at Henning elsker sin<sub>i</sub> kone

b. Jørgen, siger at Henning elsker hans<sub>i</sub> kone  
(Georges dit que Henning aime sa femme)

Différentes solutions ont été proposées pour rendre compte de des problèmes : cf par exemple Milner (1982.b) qui suggère que les pronoms de dialogue ne portent pas d'indices (nous reviendrons sur cette hypothèse ci-dessous) et Kayne (1975) qui suggère que les pronoms de 1ère et 2ème personne sont à la fois anaphore et pronom. L'hypothèse d'une forme homographe, pronom et anaphore, que l'on retrouve par ailleurs dans certaines grammaires (cf par exemple Togeby (1965)) est étendue à l'analyse du pronom lui par Ronat (1982). Cette dernière hypothèse est apparemment confirmée par (19) qui est ambiguë et que l'on opposera à (10), où lui peut être coréférent de l'ensemble du

syntagme nominal le frère de Jean (et se comporte alors comme une anaphore) ou du nom Jean seulement qui est enchâssé à l'intérieur du syntagme nominal (et se comporte alors comme un pronom) :

(19) Le frère de Jean est fier de lui

Nous pensons cependant que l'analyse détaillée du danois, où la distinction entre anaphore et pronom est clairement marquée dans le lexique, nous permet de rejeter cette hypothèse. On remarque en effet que, dans certains dialectes du danois (Jutlandais du nord par exemple) qui n'utilisent pas l'anaphore sin, les phrases du type (17) que nous reprenons en (20) sont ambiguës de la même façon que (15) en français :

(20) Jørgen elsker hans kone

On peut a priori rendre compte du contraste entre (17) (danois standard) où le pronom hans ne peut porter le même indice que le sujet de sa catégorie gouvernante (ici Jørgen) et (20) (danois du Jutland) où le pronom peut (sans que cela soit obligatoire) être lié dans sa catégorie gouvernante à l'aide d'une des deux hypothèses suivantes :

Hypothèse A : Le principe B ne vaut pas en jutlandais mais vaut en danois standard.

Hypothèse B : Hans est à la fois pronom et anaphore en danois du Jutland, mais seulement pronom en danois standard.

Un fait cependant indique que l'hypothèse (A) selon laquelle le danois du Jutland se distingue de façon fondamentale du danois standard ne va pas dans la bonne direction :

Le danois standard, qui ne dispose de possessif anaphore

qu'à la 3ème personne du singulier (cf sin dans (16)) utilise le pronom deres (leur) (contrairement au suédois par exemple) dans des phrases du type (21) qui sont donc ambiguës en ce que le pronom peut ou non renvoyer au sujet de la phrase :

(21) De elsker deres koner  
(Ils aiment leurs femmes)

Il est important de noter que les phrases du type (21) sont communes au danois standard et au danois du Jutland (et ont les mêmes interprétations dans les deux dialectes) ce qui semble indiquer que les mêmes mécanismes sont à l'œuvre dans les deux dialectes.

L'hypothèse (B) a un avantage particulier en ce qu'elle rappelle l'ambiguïté des pronoms de 1ère et 2ème personne de la forme lui, et des pronoms possessifs en français. L'hypothèse de formes pronom et anaphore paraît d'autant plus plausible qu'elle revient à étendre à certaines catégories pleines l'interprétation fonctionnelle des catégories vides proposée par Chomsky (1982) où les traits [ $\pm$  Anaphore], [ $\pm$  Pronom] sont interprétés en fonction du contexte à un moment où l'on sait que certaines catégories pleines peuvent se comporter comme des catégories vides du point de vue d'un module particulier.

Nous voudrions cependant rejeter cette dernière hypothèse et proposer ceci : les faits discutés jusqu'ici et illustrés par les exemples (11), (13) et (14), (20) et (21) sont tous le reflet d'un même phénomène linguistique dont le principe (B), que nous rejetons, ne peut rendre compte.

Nous pensons en effet qu'il est possible de dériver les effets souhaitables du principe (B) à partir d'un autre principe déjà disponible dans la grammaire :

Principe fonctionnel (I) : Evitez un pronom autant que faire se peut (Avoid pronoun principle).

Nous posons que l'effet de (I) est qu'un pronom  $\alpha$  ne doit être libre dans sa catégorie gouvernante  $\gamma$  que si et seulement s'il existe une anaphore  $\beta$  pouvant être employée à la place de  $\alpha$  dans  $\gamma$ .

Selon cette hypothèse, les trois contrastes de distribution des possessifs de 3ème personne observés a) en danois standard, entre une situation où l'antécédent est au singulier (où l'on emploie l'anaphore) et une situation où l'antécédent est au pluriel (où l'on emploie le pronom) (cf (16) / (21)) b) entre l'usage du danois standard et celui du danois du Jutland (qui emploie le pronom si l'antécédent est au singulier) (cf (16) / (20)) et c) entre danois standard et danois du Jutland d'une part et suédois de l'autre (où le pronom deres ne peut être lié dans sa catégorie gouvernante dans les phrases équivalentes à (21)), sont tous de même nature et dérivent tous du principe fonctionnel (I) : Ce qui distingue tous ces "dialectes" ce sont les conditions d'emploi de l'anaphore (conditions sur les traits [ $\pm$  Singulier] et parfois [ $\pm$  Défini] et [ $\pm$  Animé] de l'antécédent).

Ces conditions (dont on a souvent confondu les effets avec ceux des axiomes de la théorie du liage) sont soumises à un grand nombre de variations dialectales et diachroniques comme l'illustrent aussi les exemples suivants : (22) était grammatical (et (23) agrammatical) jusqu'à la fin du XVIème siècle, mais la situation s'est inversée en français moderne, où la forme (22) a disparu (conformément à notre interprétation du principe (I)) :

(22) Marie, pense à soi,

(23) Marie, pense à elle,

Cette analyse est confirmée par le fait que l'on peut employer l'anaphore sig (selv) dans des phrases danois équivalentes à (22), (13) et (14). Elle peut facilement être étendue aux exemples suivants où l'on dira que pronom lui peut être lié dans sa catégorie gouvernante proposition infinitive) lorsque les conditions d'usage anaphores propres au français ne permettent pas l'emploi d'une anaphore dans ces contextes, c'est-à-dire, lorsque l'antécédent n'est pas un syntagme nominal indéfini ou PRO à référence arbitraire :

(24) Victor, ne doit pas [PRO, avoir honte de lui,  
/ \*soi,

(note 5)

(25) Personne, ne doit pas [PRO, avoir honte de soi,  
/ \*lui

#### 1.1 "Même" en tant que marque d'individuation

Cette façon de voir les choses repose sur trois hypothèses qui lui sont en partie liées a) soi est une anaphore, lui est un pronom et c) les formes du type lui-même ne sont pas des anaphores (au sens où soi est une anaphore).

Le fait que soi est une anaphore a été montré par différents auteurs et peut par exemple être illustré par (ici qui montre que soi doit être lié dans sa catégorie gouvernante (ici la phrase enchâssée) :

(26) \* Personne, ne dit que les gens ont pensé à soi  
(note 6)

Le fait que lui est toujours un pronom et ne peut être anaphore est clairement montré par (27b) qui prouve que

pronom lui ne peut être lié dans sa catégorie gouvernante quand il existe une anaphore pouvant être employée à la place du pronom. Cela revient à dire que lui ne peut être lié dans sa catégorie gouvernante quand il est employé en position de clitique (car des phrases du type (27a) sont possibles), mais peut être lié dans sa C.G. quand il est employé en position non clitique comme dans (28b) (car des phrases comme (28a) sont impossibles en français moderne) :

(27) a. Jean, se, donne une pomme (note 7)

b. \* Jean, lui, donne une pomme

(28) a. \* Jean, regarde autour de soi,

b. Jean, regarde autour de lui,

Le fait que les formes du type lui-même ne sont pas des anaphores au sens où soi est une anaphore peut être illustré à l'aide des exemples suivants, inspirés de Ronat (Op.Cit.). Ces exemples semblent montrer que l'alternance entre lui et lui-même reflète l'alternance entre soi et soi-même et que l'élément même (sur lequel nous reviendrons ci-dessous) n'est pas une marque anaphorique mais plutôt une marque d'individuation. Nous reviendrons toutefois sur cette hypothèse ci-dessous.

(29) a. Victor, doit avoir honte de lui, / lui-même,

b. Chacun, doit avoir honte de soi, / soi-même,

(30) a. Victor, doit être en paix avec \* lui,  
/ lui-même,

b. Chacun, doit être en paix avec \* soi,  
/ soi-même,

(31) a. Victor, amènera des amis à lui, / \* lui-même,

b. Chacun, doit amener des amis à soi,  
/ \* soi-même,

Nous pouvons maintenant étendre notre analyse à l'étude des pronoms clitiques objet de 1ère et 2ème personne dans des phrases du type (11) et (32) où nous dirons que le pronom clitique est lié dans sa catégorie gouvernante, contrairement aux clitiques de 3ème personne, comme l'illustre (33b) qui est agrammatical car (33a) est grammatical :

(32) a. \* Tu, se, regardes

b. Tu, te, regardes

(33) a. Il, se, regarde

b. \* Il, le, regarde

L'hypothèse selon laquelle les pronoms de 1ère et 2ème personne sont liés dans leur catégorie gouvernante dans des phrases du type (11) ou (32b), nous paraît confirmée par le fait que les pronoms de 1ère et 2ème personne sont soumis aux mêmes types de contraintes que la forme clitique de 3ème personne se (qui est clairement une anaphore) comme l'illustrent les exemples suivants:

(34) a. \* Il, s,'est décrit (à lui-même) par sa fiancée (note 8)

b. \* Je, me, suis décrit (à moi-même) par ma fiancée

(35) a. \* Il, se, paraît malade

b. \* Je, me, paraît malade



Ces contraintes, qui montrent qu'un pronom ou une anaphore clitique ne peuvent être liés à un sujet dérivé, peuvent être exprimées en termes de contraintes sur les suites d'indices (chaines) comme le suggère Rizzi (1983), si l'on admet que tous les pronoms clitiques sont porteurs d'indices. L'hypothèse d'une coindexation du clitique objet avec le sujet nous paraît d'autre part confirmée par le fait que l'utilisation d'un pronom ou d'une anaphore clitique dans des phrases du type (11) ou (32) déclenche l'apparition de l'auxiliaire être lorsque le verbe est à une forme composée comme l'illustrent les phrases du type (36) et (37) (que l'on opposera à (40) ci-dessous). On considère en effet généralement que l'apparition de l'auxiliaire être en français est liée à la coindexation du sujet et de l'objet en français (cf sur ce point la note 9). Cette hypothèse est aussi confirmée par les faits illustrés par les phrases (38) et (39) qui semblent indiquer que le clitique objet est porteur d'un indice et que (38a) et (38b) illustrent une violation du Sujet Spécifié.

(36) a. \* Il<sub>i</sub> s<sub>i</sub>'a lavé t<sub>i</sub>

b. \* Je<sub>i</sub> m<sub>i</sub>'ai lavé t<sub>i</sub>

(37) a. Il<sub>i</sub> s<sub>i</sub>'est lavé t<sub>i</sub>

b. Je<sub>i</sub> m<sub>i</sub> suis lavé t<sub>i</sub>

(38) a. \* Il se<sub>i</sub> veut laver t<sub>i</sub>

b. \* Il me<sub>i</sub> veut laver t<sub>i</sub>

(39) a. Il veut se<sub>i</sub> laver t<sub>i</sub>

b. Il veut me<sub>i</sub> laver t<sub>i</sub>

Il est cependant intéressant de noter que les phrases du

type (35b) et (36b) sont grammaticales dans certains dialectes du français, comme me l'a fait remarquer A.Culioli, alors que les phrases (35a) et (36a) d'une part et (38a) et (38b) de l'autre, sont toujours agrammaticales dans ces mêmes dialectes.

Ceci suggère que les pronoms de 1ère et 2ème personne ne portent pas toujours d'indices ou, plus exactement, peuvent entrer en relation de coréférence sans entrer en relation anaphorique (note 9). Ces faits rappellent le contraste entre (36a) et (36b) d'un côté et (40a) de l'autre (curieusement notée comme agrammaticale par Martinon (1927)). L'on opposera (40a) à (40b) à propos de laquelle on dira que l'intersection référentielle entre les deux pronoms de 1ère personne n'est pas la conséquence d'une coindexation mais dérive plutôt du fait que les deux pronoms ont une référence complète au sens de Milner (1976) et (1982) :

(40) a. Je nous ai pris pour des sots

b. \* Je nous suis pris pour des sots

Ces observations, qui rappellent en partie celles de Benveniste (1956) nous permettent d'expliquer le contraste entre (41) et (42) où le pronom son peut ou non renvoyer au sujet dans (41) mais où le pronom ton est toujours interprété comme renvoyant au sujet dans (42) :

(41) Quand on pense à son frère

(42) Quand tu penses à ton frère

Cela nous permet en partie de comprendre pourquoi la classe des réfléchis anaphores est en général limitée à la 3ème personne du singulier et du pluriel et nous amène à penser que le cas des langues qui disposent d'un paradigme d'anaphores à toutes les personnes (comme l'anglais) représente

le cas marqué et doit être examiné avec circonspection.

Il convient de remarquer, à ce point de notre démarche, que notre analyse, selon laquelle la distribution complémentaire des pronoms et des anaphores dans un contexte donné,  $x$ , dépend largement de l'existence d'une anaphore appropriée pour  $x$ , dans le lexique, n'exclut pas l'existence de contextes où ni anaphore, ni pronom, ne peut apparaître. Le liage d'une unité  $\alpha$  à l'intérieur d'une catégorie gouvernante  $\beta$  reste en effet soumis à un certain nombre de contraintes générales sur la coindexation, quelle que soit la nature de  $\alpha$ . Nous interpréterons de cette manière les données illustrées en (34) et (35) (cf aussi Rizzi Op.Cit.) et celles illustrées en (29)-(31) quelle que soit la nature des contraintes en cause dans ces derniers cas (notes 11 et 12).

2. Vers une interprétation modulaire de l'axiome A : le comportement des pronoms et des anaphores dans les phrases complexes.

Le comportement des anaphores et des pronoms dans des phrases plus complexes nous permet de confirmer qu'un pronom peut être lié dans sa catégorie gouvernante. C'est ce qu'illustrent les exemples danois suivants où pronoms et anaphores ne sont pas vraiment en distribution complémentaire :

(43) a. Han<sub>1</sub> gjorde [ ham<sub>1</sub> ked af sin<sub>1</sub> beslutning

b. Han<sub>1</sub> gjorde [ ham<sub>1</sub> ked af hans<sub>1</sub> beslutning  
(Il rendit [ lui triste de sa décision)

(44) a. Laegen<sub>1</sub> betragter [ patienten<sub>1</sub> som farlig  
for sine<sub>1</sub> omgivelser

b. Laegen<sub>1</sub> betragter [ patienten<sub>1</sub> som farlig  
for hans<sub>1</sub> omgivelser

(Le médecin considère [ le malade comme  
dangereux pour son entourage)

En analysant sin comme une anaphore et non pas comme un pronom dans des phrases du type (43), (44), contrairement à hans qui est un pronom et n'est pas une anaphore, on prédit correctement que seul le pronom hans peut renvoyer à un antécédent à l'extérieur de la phrase (prise dans son ensemble). Nous aimerions dans un premier temps proposer l'hypothèse suivante : (43) et (44), que nous analyserons en termes de petite proposition (small clause), concept qui rappelle celui de "phrase cachée" des grammairiens danois, illustrent l'existence de catégories gouvernantes complexes.

Cela revient à dire que les deux coindexations de l'anaphore en (43a) et (44a) et du pronom en (43b) et (44b) correspondent respectivement à deux stratégies utilisables quand une catégorie gouvernante est complexe :

Soit une catégorie gouvernante complexe composée de deux sous-catégories  $\alpha_1$  et  $\alpha_2$  pourvues chacune d'un sujet  $x_1$  et  $x_2$  :

(45) [ $\alpha_1$   $x_1$  [ $\alpha_2$   $x_2$   $\gamma\beta$  ]]

On peut a) lier l'anaphore  $\beta$  au sujet le plus local  $x_2$  et coindexer alors le pronom  $\gamma$  au sujet de la phrase matrice  $x_1$ , ou, b) lier l'anaphore  $\beta$  au sujet de la phrase matrice  $x_1$  et coindexer le pronom  $\gamma$  au sujet le plus local  $x_2$ . Ces deux stratégies dont la seconde est généralement considérée comme le cas marqué correspondent respectivement aux notions d'émancipation et d'attraction de Diderichsen (1939).

La distribution des pronoms et des anaphores dans des

phrases du type (43) ou (45) correspond donc bien à deux stratégies distinctes liées à une même et seule structure.

Cette hypothèse est elle-même liée a) à l'hypothèse que cette distribution ne correspond pas à une ambiguïté structurale et b) à l'hypothèse que  $\alpha_2$  de (45) constitue bien une catégorie gouvernante enchâssée dans  $\alpha_1$ .

Que la distribution des pronoms et des anaphores dans (43) et (44) ne corresponde pas à une ambiguïté structurale est illustré par le paradigme suivant, qui corrobore notre analyse en termes de petite proposition. (49) est agrammatical puisqu'un substantif ne peut gouverner une trace à travers une frontière de phrase contrairement à un verbe (comme le note Kayne : 1981), d'où le contraste entre (49) et (47) :

- (46) Jeg betragter [ Jørgen som farlig  
(Je considère [ Georges comme dangereux)
- (47) Jørgen, bliver betragtet [ t, som farlig  
(Georges est considéré [ t, comme dangereux)
- (48) Jørgens betragtning af problemet var optimistik  
(Georges considération du problème était optimiste)
- (49) \* Jørgens, betragtning [ t, som farlig var forkert  
(Georges considération [t comme dangereux était faux)

Si l'on pouvait concevoir une analyse structurale de ces phrases qui ne soit pas en termes de petite proposition, on s'attendrait à ce qu'une structure du type de celle illustrée par (49), mais dans laquelle il n'y aurait pas de frontière de phrase, soit possible et grammaticale. Cela n'est pas le cas et nous en déduisons que la distribution des anaphores et des pronoms dans ces phrases ne correspond

pas à deux structures distinctes.

Cette hypothèse peut de la même façon être étayée par le paradigme suivant, qui montre que ces structures proches de (44) ne sont pas analysables comme ambiguës (en termes de petite proposition ou non). L'on considèrera que l'agrammaticalité de (52) et (56) (que l'on opposera à la grammaticalité de (51) et (55)) est à relier à l'agrammaticalité de (49) (que l'on opposera à la grammaticalité de (47)) :

- (50) Jeg bedømmer [ Jørgen som farlig  
(Je juge Georges comme dangereux)
- (51) Jørgen, bliver bedømt [ t, som farlig  
(Georges est jugé comme dangereux)
- (52) \* Jørgens, bedømmelse [ t, som farlig  
(Georges jugement comme dangereux)
- (53) Jørgens bedømmelse er forkert  
(Georges jugement est faux)
- (54) Jeg vurderer [ Jørgen som idiot  
(J'estime Georges comme idiot)
- (55) Jørgen, bliver vurderet [ t, som idiot  
(Georges est estimé comme idiot)
- (56) \* Jørgens, vurdering [ t, som idiot  
(Georges estimation comme idiot)
- (57) Jørgen vurdering er overdreven  
(Georges estimation est exagérée)

Que  $\alpha_2$  de (45) constitue bien toujours une catégorie gouvernante et que la distribution des pronoms et des anaphores dans des phrases du type (43) et (44) ne corresponde

pas à deux indexations distinctes en termes de suscrits (superscripts), au sens de Rouveret et Vergnaud (1980), ce fait est illustré par des exemples du type (58) où l'anaphore hinanden (l'un l'autre) doit entrer en relation anaphorique avec le sujet le plus local, c'est-à-dire, en nos termes, dans  $\alpha_2$  :

- (58) De<sub>1</sub> betragter [ dem<sub>1</sub> som farlige for hinanden,  
(Ils considèrent [ eux comme dangereux l'un pour  
l'autre)

Le contraste entre (58) où l'anaphore doit entrer en relation anaphorique avec le sujet le plus proche et (43a) et (44a) où l'anaphore peut entrer en relation anaphorique avec le sujet de la phrase matrice (ou avec le sujet le plus proche), nous amène cependant à poser deux questions étroitement liées l'une à l'autre : a) Quelle est la nature du phénomène qui permet à certaines anaphores d'entrer en relation anaphorique avec un sujet non local (comme sin en (43a) et (44a)), alors que certaines anaphores du type hinanden (l'un l'autre) semblent devoir toujours rentrer en relation anaphorique avec le sujet le plus proche, comme l'illustre (58) ? b) Quel est le statut du concept de catégorie gouvernante complexe et quelle est la nature du phénomène qui explique que l'anaphore sin (son / sa) ne peut renvoyer au sujet le plus éloigné dans des exemples du type (18a) ? Ce type de relation "à longue distance" est cependant possible dans les contextes illustrés par (43a), (44a) ou (59) où l'anaphore sig (soi) peut rentrer ou non en relation anaphorique avec le sujet (PRO) de la proposition infinitive.

- (59) Ole<sub>1</sub> hørte Jørgen<sub>1</sub> [ PRO snakke om sig,  
(Ole a entendu Georges [ PRO parler de soi)

Le même type de relation "à longue distance" peut par ailleurs aussi être illustré par des phrases du type (60) en

islandais où l'anaphore sig est interprétée (pour des raisons pragmatiques) comme renvoyant au sujet de la phrase matrice (le mode de la proposition enchâssée étant au subjonctif) :

- (60) Jón<sub>1</sub> segir [ að [ María<sub>1</sub> elski sig,  
(Jean dit [ que Marie aime soi)

### 2.1 Une hypothèse fonctionnelle : "même" en tant que marque de contiguïté

Une première réponse à la première des questions évoquées ci-dessus pourrait être que ce qui distingue les anaphores du type sig (soi) ou sin (son propre / sa propre) des anaphores du type hinanden, est le fait, pour les premières, de pouvoir rentrer dans un paradigme lexical où elles s'opposent à des pronoms (respectivement han / hende (lui / elle) et hans / hendes (son / sa)).

Nous considérons la stratégie utilisant l'anaphore en relation anaphorique avec le sujet de la phrase matrice ( $x_1$  dans des structures du type (45)). Cette stratégie, qui correspond à ce que les grammairiens danois appellent attraction serait réservée, dans cette optique, aux situations où l'on peut utiliser un pronom  $\gamma$  entrant en relation anaphorique avec le sujet de la phrase enchâssée correspondant à  $x_2$  dans  $\alpha_2$ .

Le fait que l'on ne puisse avoir une relation anaphorique "à longue distance" entre themselves et le sujet de la phrase matrice dans des structures du type (61) indiquerait, selon cette hypothèse, que themselves et them ne sont pas vraiment des éléments rentrant dans le même rapport de complémentarité que l'anaphore sin et le pronom hans, et que themselves appartient à la même classe d'anaphores que each other (l'un l'autre) comme l'illustre le parallélisme

entre (61) et (62) :

(61) They<sub>1</sub> regard [ the men<sub>1</sub> as proud of themselves<sub>1</sub> ]  
(ils considèrent [ les hommes comme fiers d'eux-mêmes ])

(62) They<sub>1</sub> regard [ the men<sub>1</sub> as proud of each other<sub>1</sub> ]  
(ils considèrent [ les hommes comme fiers les uns des autres ])

Ce type d'explication impliquerait qu'il existe des principes fonctionnels destinés à éviter une certaine ambiguïté. L'existence de tels principes a été souvent évoquée (cf par exemple Brunot (1953) page 330) et le principe selon lequel il faut éviter un pronom autant que faire se peut en ferait partie.

Dans cette optique, pronoms et anaphores ne sont pas toujours en distribution complémentaire, un pronom n'est pas toujours libre dans sa catégorie gouvernante, et une anaphore n'est pas toujours liée dans sa catégorie gouvernante (au sens de Chomsky) comme l'indiquent clairement les exemples (43), (44), (59) et (60) ; en revanche les formes du type Pronom-même ne sont pas des anaphores. Ces formes seraient plutôt des marques de "contiguïté" indiquant qu'une stratégie de type émancipation (lien anaphorique avec le sujet le plus proche) est utilisée (note 13).

Cette hypothèse (cf aussi notre analyse des exemples (29)-(31) plus haut et le contenu de la note 10), qui recoupe partiellement certaines observations de Couquaux (1977), nous semble en partie étayée par le paradigme suivant qui montre que les conditions de liage de l'anaphore sig (soi) ne sont pas les mêmes que celles de l'anaphore sig selv (soi-même) (notes 14 et 15) :

(63) Laegen<sub>1</sub> betragter [ patienten<sub>1</sub> som farlig for sig<sub>1</sub> ]  
(Le médecin considère le malade comme dangereux pour soi)

(64) Laegen<sub>1</sub> betragter [ patienten<sub>1</sub> som farlig for sig selv<sub>1</sub> ]  
(Le médecin considère [le malade comme dangereux pour soi-même])

## 2.2 Du Temps et du Sujet.

Selon cette façon de voir les choses, le fait que les domaines de liage de l'anaphore ne se recoupent pas entièrement en (63), (64) et (58), par exemple, ne doit pas être entièrement traité en termes de "paramétrisation" (chaque anaphore étant censée avoir un domaine de liage qui lui est propre), mais semble plutôt refléter des principes fonctionnels généraux.

La caractérisation de deux ou plusieurs types d'anaphores est cependant étroitement liée à la réponse à la deuxième des questions que nous posons plus haut, à savoir, celle du statut des catégories gouvernantes complexes.

Cette question revient à se demander ce qui permet le "liage à longue distance" d'une anaphore  $\beta$  en (60), (59) et (43) par exemple, alors que ce type de phénomène est interdit en (18) que nous reproduisons ci-dessous en (65) :

(65) \* Jørgen<sub>1</sub> siger [ at Henning<sub>1</sub> elsker sin<sub>1</sub> kone ]  
(Georges dit que Henning aime sa femme)

Du point de vue descriptif, on peut dire qu'une anaphore, comme sig en danois ou en islandais, peut être liée "à longue distance" par  $x_1$  dans (45), si  $\alpha_2$  est a) une petite proposition (small clause), b) une proposition infinitive, et c) une proposition au subjonctif.

Les exemples suivants montrent que les mêmes phénomènes de "liage à longue distance" que ceux observés dans les langues scandinaves, existent (dans les mêmes contextes) en français (si les conditions d'emploi de l'anaphore sur les traits (ici [ $\pm$  Défini]) de l'antécédent sont remplies) (note 16) :

- (66) a. Chacun<sub>i</sub> a rendu [ l'autre amoureux de soi<sub>i</sub>,  
 b. On<sub>i</sub> ne devrait jamais [ laisser les gens dire  
 du mal de soi<sub>i</sub>,  
 c. On<sub>i</sub> ne souhaite jamais [ que les gens disent  
 du mal de soi<sub>i</sub>,

Nous aimerions proposer que ce qui caractérise les domaines dans lesquels une analyse en termes de catégorie gouvernante complexe est possible, ou, en d'autres termes, ce qui caractérise  $\alpha_1$  dans les structures du type (45), est l'absence du trait [+ Temps].

Cette hypothèse est triviale pour a) le domaine d'une petite proposition et b) le domaine d'une proposition infinitive (mais voir Fica (à paraître (a))), mais l'est moins pour c) le domaine d'une proposition dont le temps est le subjonctif.

Nous pensons cependant qu'elle peut être maintenue sur la base de l'observation que le temps d'une proposition subordonnée au subjonctif dépend en grande partie de la sémantique et du temps du verbe de la proposition principale, comme l'attestent le phénomène de concordance des temps et le fait que le mode subjonctif est en général employé dans des propositions complétives ou subordonnées.

Cette hypothèse nous paraît par ailleurs étayée par le fait que le liage "à longue distance" d'une anaphore du type sig

(soi) est bloquée dans des phrases islandaises équivalentes à (60) si la proposition subordonnée (au subjonctif) contient certains verbes modaux, qui ont un sens particulier au subjonctif, comme le note Anderson (1983) (avec lequel nous sommes d'accord sur le rôle de l'élément Temps, mais dont nous rejetons le cadre général).

Ce type de phénomène est illustré en (67) :

- (67) Jón<sub>i</sub> heldur [ að ég lyrfti [ að heimsækja hann<sub>i</sub>,  
 / ?? sig<sub>i</sub>,  
 (Jean<sub>i</sub> pense [ que je devrais [ visiter lui<sub>i</sub>,  
 / soi<sub>i</sub>.)

Nous tomberons d'accord avec Anderson pour considérer que ce phénomène est lié au fait que le subjonctif de la proposition enchâssée est, dans ce cas, indépendant en quelque sorte, et ne dépend pas entièrement du temps du verbe de la proposition principale.

Il est par ailleurs intéressant de noter que l'on retrouve, en français, le contraste entre les anaphores du type soi qui peuvent être liées "à longue distance" et les anaphores du type l'un l'autre (qui ne le peuvent pas). Ce phénomène est de même nature que ce qui est observé à propos de ces anaphores en danois ou en islandais, comme l'illustre le contraste entre (66) et (68) :

- (68) a. Ils<sub>i</sub> ont rendu [ Paul et Marie<sub>i</sub> amoureux l'un  
 de l'autre<sub>i</sub>,  
 b. Ils<sub>i</sub> ne devraient jamais laisser [ les gens<sub>i</sub>  
 tomber amoureux l'un de l'autre<sub>i</sub>,  
 c. Ils<sub>i</sub> ne souhaitent pas [ que les gens<sub>i</sub> disent  
 du mal les uns des autres<sub>i</sub>,

Selon notre approche (de type fonctionnel), ce qui distingue les anaphores du type sig (soi) (qui peuvent être liées "à longue distance") des anaphores du type hinanden (l'un l'autre) (qui ne le peuvent pas), c'est la possibilité ou non de pouvoir rentrer dans un paradigme lexical du type anaphore / pronom (et de pouvoir par conséquent employer le pronom en relation anaphorique avec le sujet le plus proche (cf ci-dessus)). Or il convient de remarquer, à ce point de notre démarche que cette hypothèse est infirmée par le comportement de soi en français contemporain.

L'anaphore soi ne rentre pas, en effet, dans un paradigme lexical de type soi / lui tel que, pour un antécédent  $x$  (doté de traits sémantiques), l'anaphore soi puisse entrer en libre alternance avec le pronom lui (de la même façon que l'anaphore sin (son / sa (propre)) peut rentrer en libre alternance avec le pronom hans (son / sa) en danois). Cela est illustré par le fait que soi ne peut pas être librement remplacé par lui dans des phrases du type (66).

Nous aimerions ici remplacer notre analyse fonctionnelle (et notre hypothèse sur les catégories gouvernantes complexes) par une nouvelle hypothèse ; nous supposons qu'il existe deux catégories de liage distinctes correspondant chacune à deux types d'anaphores distincts. Le premier type d'anaphore définit sa catégorie de liage en termes de TEMPS alors que le deuxième type d'anaphore définit sa catégorie de liage en termes de sujet.

## 2.2 pour une distinction entre anaphores argumentales et anaphores non argumentales

Une telle hypothèse ne servirait pas à grand chose si elle n'était assortie d'une caractérisation des deux types d'anaphores en question et nous aimerions suggérer que les deux types de catégories de liage proposés ici correspondent respectivement aux anaphores qui sont en position

argumentale (comme sig (soi)) et aux anaphores qui ne sont pas en position argumentales comme tous (cf (6) ci-dessus) et que l'axiome (A) de la théorie du liage doit être formulé de la façon suivante :

Une anaphore  $\beta$  doit être liée dans sa catégorie de liage  $\alpha$ , où  $\alpha$  est une catégorie de liage pour  $\beta$  si

- $\alpha$  est la catégorie minimale contenant  $\beta$  et un sujet accessible à  $\beta$  et  $\beta$  est en position non argumentale
- $\alpha$  est la catégorie minimale contenant  $\beta$  et l'élément [+ Temps] accessible à  $\beta$  et  $\beta$  est en position argumentale (note 17).

Cette hypothèse revient à dire que la notion de gouvernement ne joue pas de rôle dans la définition des catégories de liage ; elle donne à penser que certaines modifications de la notion de liage proposées récemment par Chomsky (cf le contenu de la note 3) vont dans la bonne direction en ce qui concerne la non-référence à la notion de gouverneur. En revanche, la généralisation opérée à l'aide de la notion de SUJET (qui regroupe la notion de sujet grammatical et l'élément accord des phrases à temps fini) ne tiendrait pas.

### 2.3.1 "Soi" en tant qu'anaphore argumentale

En supposant que les anaphores qui sont en position argumentale du type soi définissent leur catégorie gouvernante en termes de TEMPS et ne sont donc pas soumises à une condition équivalente à celle du sujet spécifié, nous nous opposons à l'analyse de certains auteurs selon lesquels des phrases du type (26) que nous reproduisons en (69) ci-dessous sont bloquées par la condition du sujet spécifié ou l'axiome A de la théorie du liage :

(69) \* Personne, ne dit [ que les gens ont pensé à soi,

Dans notre cadre, c'est l'élément [+ Temps] de la phrase

enchâssée qui bloque le lien anaphorique entre l'anaphore soi et l'antécédent personne.

Ronat (Op. Cit) suggère par ailleurs que le contraste entre (70) et (71) ci-dessous est du à l'application de l'axiome (A) de la théorie du liage :

(70) Sur une mauvaise photo de soi<sub>i</sub>, on<sub>i</sub> fait une retouche

(71) \* Sur ma mauvaise photo de soi<sub>i</sub>, on<sub>i</sub> fait une retouche

Nous pensons cependant que soi (ou sig en danois) n'est soumis à aucune contrainte d'opacité dans les syntagmes nominaux (qui ne possèdent pas l'élément [+ Temps]) et ce phénomène nous semble illustré par les contrastes entre (72) et (73) (où l'un l'autre est soumis à la condition du sujet spécifié) en français :

(72) a. On<sub>i</sub> reconnaît toujours son<sub>x</sub> affection pour soi<sub>i</sub>

b. On<sub>i</sub> reconnaît toujours l'affection de l'autre<sub>x</sub> pour soi<sub>i</sub>

(73) a. \* Ils<sub>i</sub> reconnaissent leur<sub>x</sub> affection l'un pour l'autre<sub>i</sub>

b. \* Ils<sub>i</sub> reconnaissent l'affection de l'autre<sub>x</sub> l'un pour l'autre<sub>i</sub>

Ce qui nous semble en jeu dans l'agrammaticalité de (71), c'est plutôt une contrainte sémantique qui exige que soi soit employé dans un contexte "générique" en français (cf le contenu de la note 5). Ainsi son en (72a) ne peut être interprété comme renvoyant à une personne déterminée, par

exemple, mais peut renvoyer à un être non référentiel (dans un sens qui mériterait d'être précisé), un dieu, par exemple.

Notre analyse est par ailleurs étayée par la grammaticalité de (74) en danois où l'emploi de l'anaphore est, comme on l'a vu plus haut, beaucoup plus libre en ce qu'il n'est pas soumis à des contraintes sémantiques particulières (note 18) :

(74) Laegens, betragtning af patienten som farlig for sine omgivelser  
(Le médecin considération du malade comme dangereux pour son entourage)

### 2.3.2 "Même" en tant qu'anaphore non argumentale

En supposant qu'il existe deux types de catégorie de liage distincts correspondant chacun à deux types d'anaphores distincts, nous nous situons dans le cadre des recherches tendant à cerner la nature des conditions d'opacité et la nature des éléments qui y sont soumis. Notre hypothèse revient à dire que ce n'est pas each other (ou l'un l'autre) mais each (ou l'un) qui est une anaphore (et qu'il n'y a pas de procédé d'anaphorisation au sens de Aoun (1981)), de même que c'est self (même) et non pas himself (lui-même) qui est une anaphore.

Que each ou l'un et self ou même soient soumis à une condition proche de celle du sujet spécifié, cela découle en effet, dans notre cadre, du fait que ces éléments sont tous en position non-argumentale. En ce qui concerne l'élément danois hinanden (l'un l'autre), nous considérerons que l'élément hin (l'un), autrefois séparé de anden (l'autre) (cf Brøndum Nielsen (1923)), est en position non-argumentale (cf aussi Pica (à paraître (c))).



Ceci nous amène à dire que la forme même en français (mais pas la forme Pro-même toute entière) est une anaphore en position non-argumentale, soumise à la condition du sujet spécifié. Même est donc bien une anaphore et non pas une simple marque d'individuation ou une marque de contiguïté contrairement à ce que nous avons suggéré plus haut mais même est une anaphore non-argumentale.

Ce type d'anaphore peut aussi bien être employé avec un pronom (lui-même) qu'avec une anaphore en position argumentale (soi-même). Ceci est illustré par les exemples (29), (30) et (31) qui nous avaient amené, à tort, à émettre l'hypothèse selon laquelle même n'était pas une anaphore (note 19).

Que les anaphores qui sont en position non argumentales soient soumises à une condition proche de celle du sujet spécifié alors que les anaphores qui sont en position argumentale n'y sont pas sensibles, c'est là une hypothèse qui nous paraît par ailleurs pouvoir être étayée par le contraste entre (66) et (72) (qui montre que l'anaphore soi n'est pas soumise au sujet spécifié) et (75) qui montre que se, qui n'est pas en position argumentale, définit sa catégorie de liage en termes de sujet :

(75) a. On<sub>i</sub> ne devrait jamais laisser les gens se<sub>i</sub> parler \*

b. On<sub>i</sub> ne souhaite jamais que les gens se<sub>i</sub> parlent \*

Les éléments du type soi (sig), each (l'un) et self (même) sont tous des anaphores, et appartiennent à un certain niveau d'analyse à une classe commune d'éléments : cela est confirmé par leur comportement commun vis à vis d'un certain nombre de contraintes comme celle qui interdit à une anaphore de rentrer en relation anaphorique avec un antécé-

dent extérieur à sa phrase, ou celle qui interdit à une anaphore d'entrer en relation avec deux antécédents séparés (dans un contexte local). Ce dernier point est illustré par le paradigme suivant :

(76) a. \* On<sub>i</sub> aimerait rendre chacun<sub>i</sub> amoureux de soi<sub>i</sub>,

b. \* Paul<sub>i</sub> parle à Jean<sub>i</sub> l'un de l'autre<sub>i</sub>,

c. \* Paul<sub>i</sub> talks to Mary<sub>i</sub> about themselves,

d. \* Paul<sub>i</sub> talks to Mary<sub>i</sub> about temselves,

On opposera (76) à (77) qui montre que les pronoms ne sont pas soumis à des contraintes du même type :

(77) a. Paul<sub>i</sub> talks to Mary<sub>i</sub> about them<sub>i</sub>,

b. ? Paul<sub>i</sub> parle à Marie<sub>i</sub> d'eux<sub>i</sub>,

Les conséquences d'une telle analyse sont variées et importantes et dépassent largement le cadre du présent article. Le lecteur trouvera une analyse détaillée des relations anaphoriques "à longue distance" dans Pica (à paraître (b) et (c)) et une étude des implications de ce type d'hypothèses pour une classification des catégories vides dans Pica (à paraître (a)).

Nous espérons cependant avoir déjà montré certains des avantages d'un traitement qui permet d'unifier le traitement des anaphores en français et dans les langues scandinaves (note 20).

Paris, juillet 83

## NOTES

\*

Ce texte reprend en partie le contenu de communications faites au sixième colloque du G.L.O.W. organisé dans les locaux du Ministère de la Recherche et de l'Industrie en Mars 82 et lors de la table ronde sur l'anaphore organisée par Jean-Claude Milner dans les locaux de l'Ecole Normale Supérieure à Paris en juin 82.

Je remercie les différents participants de leurs remarques, toujours pertinentes, et me permets d'exprimer toute ma reconnaissance à Richard Kayne et à Jean-Claude Milner sans l'aide desquels ce texte n'aurait pu voir le jour, ainsi qu'à Mitsou Ronat dont les remarques m'ont été précieuses à bien des égards.

Je remercie enfin Karl Poulsen et Klaus Vedel pour avoir bien voulu porter des jugements de grammaticalité et parfois même proposer des analyses, à propos d'un certain nombre de phrases danoises employées dans ce texte.

1. On trouvera une définition accessible de cette notion dans le petit lexique de Milner (1982.a) pp 362-367.

2. Un élément  $\alpha$  lie un élément  $\beta$  si  $\alpha$  porte le même indice que  $\beta$  et C-commande (note 1)  $\beta$ .

3. Cette direction de recherche a été en partie motivée par une certaine redondance a) entre les domaines d'opacité définis par la condition du sujet spécifié et ceux définis par la condition sur les phrases à temps fini (ces deux conditions excluent par exemple (4) dans le texte), et b) entre opacité et théorie du cas (cf en particulier la formulation de la condition sur les îles nominatives dans Chomsky (1980). (Sur ces points cf Chomsky (1981) (p.183)).

4. Anaphores et pronoms ne sont pas en distribution complémentaire dans les contextes similaires à (15), dans le texte, en anglais, comme l'illustrent les exemples suivants :

(1) They<sub>i</sub> like [ each other<sub>i</sub>'s book

(2) They<sub>i</sub> like [ their<sub>i</sub> books

Chomsky note que des phrases du type (3) montrent que l'anaphore each other est gouvernée et soumise aux principes du liage dans (1) comme l'illustre (3) où l'on voit que l'anaphore est soumise à des contraintes comparables à celles du sujet spécifié :

(3) \* They<sub>i</sub> forced me [ PRO to read each other<sub>i</sub>'s books

Ce type de phrase amène Chomsky à proposer une modification de la définition d'une catégorie gouvernante de la façon suivante :

$\alpha$  est une catégorie gouvernante pour  $\beta$  si et seulement si  $\alpha$  est la catégorie minimale contenant  $\beta$ , un gouverneur de  $\beta$  et un SUJET accessible pour  $\beta$ .

La notion de SUJET accessible rassemble en une seule notion celles de sujet grammatical et l'élément AGR (ACCORD) (qui apparaît selon l'analyse de Chomsky, dans l'élément INFL (INFLEXION) des phrases à temps fini) et permet de mettre en relation l'agrammaticalité de (4) avec celle de (3) :

(4) \* They saw [ that each other were on sale

Selon cette analyse, on peut rendre compte de l'agrammaticalité de (4) à l'aide de l'axiome (A) de la théorie du liage (étant admis la définition de catégorie gouvernante donnée ci-dessus).

Cette approche semble confirmée par le contraste entre (4) et (5) qui illustre le fait qu'une anaphore peut apparaître en position sujet (à condition qu'elle soit C-commandée par un antécédent) si elle est enchâssée à l'intérieur d'un syntagme nominal :

(5) They<sub>i</sub> saw that pictures of each other<sub>i</sub> were on sale

La modification de la notion de catégorie gouvernante suggérée ci-dessus laisse cependant des phrases du type (2) inexplicables (voir aussi (15) dans le texte). Chomsky (1982) suggère que les pronoms peuvent être considérés comme des anaphores dans le contexte [<sub>NP</sub> \_\_\_\_\_ N']. Cette proposition est invalidée par le contraste entre (16) et (17) (dans le texte) (cf aussi le contenu de la note 8 ci-dessous).

Chomsky envisage par ailleurs la possibilité de ne pas faire mention de la notion de gouverneur dans la définition d'une catégorie gouvernante et de remplacer cette dernière notion par celle de catégorie de liage et définit cette notion en termes de SUJET accessible.

Dans cette optique,  $\alpha$  est une catégorie de liage pour  $\beta$  si et seulement si  $\alpha$  est la catégorie minimale contenant  $\beta$  et un SUJET accessible à  $\beta$ .

5. Le même point peut être montré à l'aide des exemples suivants où, comme le note Le Bidois (1967) et Ronat (Op. Cit.), (1a) a une interprétation non déterminée alors que (1b) a une interprétation déterminée. Nous préférons dire que (1a) est générique alors que (1b) ne l'est pas :

(1) a. Chacun<sub>i</sub> doit voter pour soi<sub>i</sub>,

b. Chacun<sub>i</sub> doit voter pour lui<sub>i</sub>,

Ceci revient à dire que (1a) et (1b) sont à mettre en relation avec (2a) et (2b) :

(2) a. On<sub>i</sub> pense d'abord à soi<sub>i</sub>,

b. Il<sub>i</sub> pense d'abord à lui<sub>i</sub>,

6. Le fait que soi est une anaphore semble aussi confirmé par l'agrammaticalité de l'exemple suivant qui montre que l'anaphore soi ne peut entrer en relation anaphorique avec le syntagme nominal (chacun), enchâssé à l'intérieur du syntagme nominal sujet (le frère de chacun) et que l'on opposera à (19) (dans le texte) :

(1) \* Le frère de chacun<sub>i</sub> pense à soi<sub>i</sub>,

Cet argument est cependant infirmé par le contenu de la note 12 ci-dessous.

7. Chomsky (1981 (Chap. 6)) suggère qu'un pronom tonique ne tombe pas sous le coup de l'axiome B dans une langue qui dispose de pronom clitique. En ce qui concerne le français, un tel principe, dont la nature nous paraît tout à fait ad hoc, ne nous semble pas nécessaire et les effets qu'il est censé exprimer découlent entièrement de notre interprétation du principe selon lequel l'on doit éviter un pronom autant que faire se peut, et de l'observation selon laquelle le français a pratiquement perdu la possibilité d'employer une anaphore dans une position tonique (argumentale) et nous reviendrons sur ce point dans Pica (à paraître (a) et (b)).

8. Les faits concernant les structures prédicatives adjectivales semblent indiquer que le sujet de ce type de structure illustré en (1) et (2) ci-dessous est aussi un sujet dérivé (probablement d'une position post-verbale) encore que les jugements de grammaticalité soient ici délicats (cf

les différences de jugements d'acceptabilité entre Couquaux (1979) et Milner (1982.a) (page 47), et entre Milner (Op. Cit.) et Morin (1978) :

- (1) \* le sage s'est complètement indifférent
- (2) je me suis complètement indifférent

L'hypothèse selon laquelle me et se ne sont pas de même nature nous semble par ailleurs étayée par le paradigme suivant de Morin (Op. Cit.) :

- (3) a. Je me trouvais bête et ma soeur aussi
  - Je me trouvais bête et ma soeur aussi se trouvait bête (interprétation liée (sloppy))
  - Je me trouvais bête et ma soeur aussi me trouvait bête (interprétation non liée)
- b. Pierre se trouvait bête et sa soeur aussi
  - Pierre se trouvait bête et sa soeur aussi se trouvait bête (interprétation liée (sloppy))
  - ✓ Pierre se trouvait bête et sa soeur aussi le trouvait bête (interprétation non liée)

Nous sommes tentés d'interpréter le contraste entre l'interprétation possible de (3a) et celle de (3b) comme un argument en faveur de notre thèse selon laquelle se est une anaphore et me un pronom (et ne peut être une anaphore).

R.Kayne nous fait cependant remarquer qu'il existe une interprétation de ce contraste selon laquelle l'ambiguïté de (3a) pourrait être reliée à celle de l'ambiguïté des formes personnelles me considérées dans cette optique comme à la fois pronom et anaphore.

9. La grammaticalité de (35b) et celle de (36b), dans certains dialectes du français, nous paraissent être liées à un seul et unique phénomène qui est l'absence de relation anaphorique (qui déclenche l'apparition de l'auxiliaire être et permet l'application d'un certain nombre de contraintes sur les chaînes) entre je et me dans les dialectes où ces phrases sont grammaticales.

Cette façon de voir les choses est contraire à celle présentée dans Milner (1982.b) selon lequel il n'y a jamais de relation anaphorique entre deux pronoms de 1ère ou de 2ème personne et à l'hypothèse, qui nous a été suggérée par R.Kayne, selon laquelle, à l'intérieur de notre cadre, la grammaticalité ou l'agrammaticalité de (36b) pourrait être reliée à l'existence de deux règles distinctes régissant l'apparition de l'auxiliaire être en français : Alors qu'en français standard l'apparition de l'auxiliaire être ne serait liée qu'à un processus de coindexation, elle nécessiterait, dans certains dialectes, une condition supplémentaire qui est celle d'une coindexation avec une anaphore (se) et ne pourrait se réaliser à la première ou deuxième personne car me ou te, par exemple, sont des pronoms.

10. Il nous semble que les contraintes mises en cause dans les exemples (29)-(31) ne sont pas des contraintes concernant la théorie du liage proprement dite mais sont plutôt des contraintes sur la coréférence (sur cette distinction méthodologique cf Milner (1982.a et b)).

Si nous avons raison, il n'est pas évident que la grammaire de phrase ait à rendre compte de ces contrastes au demeurant fort complexes (cf Zribi-Hertz (1981), cf aussi note 14).

11. Milner (1982.b) propose de rendre compte du comportement des pronoms à l'aide de la référence disjointe de Chomsky (1973). Cette règle indique que deux termes réfé-

rentiels (N" et N" ; N" et pronom, Pronom et Pronom) doivent avoir une référence disjointe.

En nos termes, il est clair que la règle de référence disjointe n'existe pas et n'est qu'un effet dérivé du principe selon lequel on doit éviter un pronom autant que faire se peut.

Par ailleurs, aucun des arguments évoqués par Chomsky contre les critiques précédentes de la règle de référence disjointe, arguments dont nous ne mettons pas en cause le bien fondé (cf Chomsky (1981) (note 3 page 314)), ne nous semble s'appliquer à notre propre analyse.

Il est intéressant de noter que l'utilisation d'un pronom lié dans sa catégorie gouvernante (en violation de la règle de référence disjointe) n'est pas limitée aux pronoms possessifs comme l'illustre l'exemple (1) qui était grammatical en vieux danois standard comme le note Diderichsen (1939) et est encore grammatical en jutlandais de nos jours (cf aussi note 14).

- (1) De, vasker dem,  
(Ils lavent eux)

Comme le prédit notre façon de voir les choses, l'agrammaticalité de (1) en danois standard contemporain est liée à la grammaticalité de (2) dans ce même dialecte, alors que la grammaticalité de (1) en Jutlandais est liée à l'agrammaticalité de (2) dans ce dialecte :

- (2) De, vasker sig,  
(Ils lavent soi)

12. Milner (1982.b) remarque l'existence des contrastes suivants :

- (1) a. Les défauts de Paul, le, rendent sympathique  
b. \* Les défauts de chaque homme, le, rendent sympathique  
(2) a. Le frère de Jean, l, 'a frappé  
b. \* Le frère de qui, l, 'a frappé

L'agrammaticalité de (1b) et (2b) ne peut être exprimée, dans notre cadre, à l'aide du principe selon lequel on doit éviter un pronom autant que faire se peut, comme l'indique l'agrammaticalité des exemples suivants :

- (3) \* Les défauts de chaque homme, se, rendent sympathique  
(4) \* Le frère de chaque homme, s, 'est frappé

Il semble donc que l'agrammaticalité d'exemples de ce genre doive, dans notre cadre, être expliquée en termes de contraintes générales sur la coindexation et la coréférence.

Nous aimerions suggérer ici que l'agrammaticalité des exemples du type (1b), (2b), (3) et (4) peut être traitée à l'aide du principe selon lequel un pronom ou une anaphore ne peut être interprétée comme une variable liée par un quantificateur que si le pronom ou l'anaphore se trouve dans le champ du quantificateur concerné au niveau de la structure de surface (un élément x n'étant dans le champ d'un quantificateur Q que si Q C-commande x) (cf Chomsky 1982 (Chap. 7)).

13. L'existence d'anaphores dont les conditions de liage ne sont pas conformes à l'axiome (A) est notée par Chomsky lui-même (cf Chomsky (1981) note 62 page 229).

14. Couquaux (Op. Cit.) note les exemples suivants qui, dans notre cadre, permettent d'étayer l'hypothèse selon laquelle un pronom peut être lié dans sa catégorie gouvernante. Ce type d'exemples semble indiquer qu'un pronom tonique objet peut être lié dans sa catégorie gouvernante en français lorsque l'utilisation de la forme clitique correspondante est impossible (car elle est bloquée par la présence d'un adverbe ou d'un numéral) :

(1) Ils, écrivent à eux, trois

(2) ? Ils, écrivent à eux-mêmes,

(3) ? Marie, aime elle, seule

Notons enfin que les exemples ci-dessous (où lui-même est en position non-argumentale) indiquent une fois de plus que des formes du type Pro-même ne sont pas des anaphores au même sens que se, en ce qu'une forme de ce type peut aussi bien rentrer en relation avec un sujet qu'un objet (direct ou indirect) alors qu'on sait par ailleurs qu'une anaphore ne peut (dans le cas général) rentrer en relation anaphorique qu'avec un sujet (on se reportera sur ce point à Kayne (1981)) :

(4) Nous voulons voir le patron, lui-même,

(5) Nous voulons discuter avec le patron, lui-même,

15. La vraisemblance de l'existence de principes fonctionnels de ce type est en partie reliée à la validité ou non de notre hypothèse selon laquelle le cas des langues où l'anaphore ne se réalise qu'à la 3ème personne est le cas non marqué.

Ceci revient à dire que des phrases dialectales du type (1) ou (2) (cf Herzog cité dans Sandfeld (1928)) sont des cas

marqués :

(1) Vous, e, imaginez

(2) Vous, se, portez bien

Cette hypothèse est à son tour liée à l'observation de Milner (1982.a) selon laquelle seul un pronom de 3ème personne peut rentrer en relation anaphorique avec un antécédent (par opposition aux pronoms de 1ère ou 2ème personne).

16. Comme le prédit notre analyse, le pronom lui est utilisé dans des phrases de type (66) dans le texte si les conditions d'emploi, sur les traits sémantiques de l'antécédent, de l'anaphore soi, ne sont pas remplies :

(1) a. Jean, a rendu l'autre amoureux de lui,

b. Jean, ne devrait jamais laisser les gens parler de lui,

c. Jean, ne souhaite pas que les autres disent du mal de lui,

17. Une position argumentale est définie, très grossièrement, comme une position à laquelle est assignée un rôle thématique.

18. Notre hypothèse selon laquelle les anaphores en position argumentale sont soumises à une contrainte proche de celle de la contrainte sur les phrases à temps fini est étayée par le fait (cf Pica (à paraître (b))) que l'on trouve des anaphores argumentales, contenues dans des phrases dont le temps est fini (mais dont le verbe ne s'accorde pas avec le sujet), liées "à longue distance", dans des langues dotées d'un paramètre tel que c'est l'élément AGR (ACCORD) de INFL (INFLEXION) qui joue le rôle du

temps (du point de vue des contraintes sur les relations anaphoriques) (cf Yang (1983)).

Einarsson (Op. Cit.) indique d'autre part que certains dialectes de l'islandais n'acceptent pas le "liage à longue distance" d'une anaphore contenue dans une proposition subordonnée dont le temps est le subjonctif. Ceci semble indiquer que ces dialectes considèrent que le subjonctif compte comme un temps à part entière (cf aussi nos commentaires de (67) dans le texte).

Nous suggérons d'autre part dans Pica (à paraître (b)) qu'il existe certaines propositions infinitives qui partagent certaines propriétés des phrases à temps fini.

Nous noterons par ailleurs que notre analyse des exemples 66a, 66b et 66c suggère que le système des réfléchis en français est moins différent de celui du latin que ne le suppose Milner (1978) et que le système de ces deux premières langues n'est, à son tour, pas très différent de celui des langues scandinaves ni même de celui de l'anglais (si l'on considère que ce qui distingue l'anglais du latin, par exemple, est l'absence d'anaphores argumentales dans son lexique (cf Pica à paraître (b))).

19. Le fait que l'alternance entre lui et lui-même reflète l'alternance entre soi et soi-même dans les exemples cités nous avaient amené à penser que même n'était pas une anaphore.

Nous dirons maintenant que si même est une anaphore, une anaphore en position non argumentale, même n'est pas une anaphore du même type que soi qui est en position argumentale. Le fait que soi et même ne sont pas des anaphores du même type est aussi confirmé par les observations de la note 14 ci-dessus.

20. Une des conséquences de notre approche est que nous ne sommes plus en mesure de dériver le fait que l'élément PRO (que l'on considère généralement comme une catégorie vide à la fois pronominale et anaphore) n'est pas gouverné, à partir des deux axiomes (A) et (B) de la théorie du liage.

D'une part les effets souhaitables de l'axiome (B) (qui n'existe plus) sont, dans notre cadre, dérivés du principe selon lequel on doit éviter un pronom autant que faire se peut ; d'autre part, l'axiome (A) qui est formulé en termes de catégorie de liage est assorti de deux définitions s'appliquant à deux types d'anaphores distincts.

Nous montrerons dans Pica (à paraître (a)) que le fait que l'élément PRO n'est pas sensible à la condition du sujet spécifié découle de principes généraux sur l'interprétation des catégories vides et l'on peut peut-être dériver le fait que PRO n'est pas gouverné du principe selon lequel une phrase racine est une catégorie de liage pour un élément gouverné (comme le suggère Chomsky lui-même page 221).

Manzini (à paraître) propose une théorie à l'intérieur de laquelle elle propose de traiter le fait que PRO n'est pas gouverné en termes de la théorie des cas.

Cette hypothèse, qui revient à dire que PRO ne peut avoir de cas et que certaines des propriétés de PRO habituellement traitées en termes de gouvernement doivent être traitées en termes de cas, semble cependant infirmée par les remarques de Chomsky (cf Chomsky (1982) note 39 page 4) selon lesquelles il existe a) des contextes où PRO a un cas mais n'est pas gouverné (position sujet d'un gérondif par exemple) et b) des contextes qui n'ont pas de cas mais qui sont gouvernés et dans lesquels PRO ne peut apparaître comme dans (1), par exemple, où la catégorie vide ne peut être interprétée comme un PRO à référence arbitraire :

(1) There was killed e

Nous proposerons par ailleurs une critique détaillée de la position de Manzini, qui revient à dire qu'une grande partie de la théorie du liage doit être traitée au sein de la théorie du contrôle dans Pica (à paraître (b)).

Notons simplement ici que, dans le cadre de Manzini, la libre alternance du pronom et de l'anaphore dans (2) et (3) ci-dessous est liée à l'absence (pour le pronom et l'anaphore) de catégorie gouvernante :

(2) The boys<sub>i</sub> saw their<sub>i</sub> pictures

(3) The boys<sub>i</sub> saw each other<sub>j</sub>'s pictures

La prédiction d'une telle analyse est que pronoms et anaphores doivent toujours être en libre alternance dans des contextes similaires à (2) et à (3). Nous avons vu que ce n'est pas le cas et cette prédiction est infirmée par des exemples du type (4) en danois standard dont nous avons proposé une analyse dans le texte :

(4) Jørgen<sub>i</sub> elsker \*hans<sub>i</sub> / sin<sub>i</sub> kone  
(Georges aime sa / sa propre femme)

## BIBLIOGRAPHIE

Anderson S.R. (1982) Types of Dependency in Anaphors : Icelandic (and other) Reflexives in Journal of Linguistic Research, 2.2, ppl-22.

Aoun J. (1981) The Formal Nature of Anaphoric Relations, Thèse inédite, MIT.

à paraître dans une version légèrement modifiée sous le titre : generalized binding, Foris, Dordrecht.

Benveniste E. (1946) Structure des relations de personne dans le verbe in Bulletin de la Société de Linguistique XLIII fasc. 1, 126.

Brondum-Nielsen J. (1923) Om hinanden in Arkiv for Nordisk Filologi, no29.

Brunot F. (1953) La pensée et la langue, Masson, Paris.

Chomsky N. (1973) Conditions of transformations in Festschrift for Morris Halle, Anderson & Kiparski eds, Holt, Rinehart & Winston, New York.

(1977) On Wh-movement in Formal Syntax, Culicover & alii eds, Academic Press, New-York.

(1980) On Binding in Linguistic Inquiry 11.1, pp 1-46.

(1981) Lectures on Government and Binding, Foris, Dordrecht.

(1982) Some Concepts and Consequences of the Theory of Government and Binding, MIT Press, Cambridge, Mass.

Couquaux D. (1977) Même marque-t-il qu'un pronom est réfléchi ? in Le français moderne, XLV, pp 126-143.



- Couquaux D. (1979) Sur la syntaxe des phrases prédicatives en français in *Linguisticae Investigationes*, III.2, pp 245-284.
- Diderichsen P. (1939) Om pronominerne sig og sin in *Acta Philologica Scandinavia*, no13.
- Einarsson S. (1949) Icelandic : Glossary & texts, John Hopkins University Press, Baltimore.
- Kayne R. (1975) French syntax, The transformational cycle, MIT Press, Cambridge Mass.
- (1980) Vers une solution d'un problème grammatical : \*Je l'ai voulu lire, J'ai voulu tout lire in *Langue française*, no46.
- (1981) Unambiguous Paths in Levels of Syntactic Representation, May R. & Koster J. eds, Foris, Dordrecht, pp 143-183.
- Le Bidois G. & Le Bidois R. (1967) Syntaxe du français moderne, Picard, Paris.
- Manzini M.R. (à paraître) On Control and Control Theory in *Linguistic Inquiry*, 14.3.
- Martinon P. (1927) Comment on parle en français, Larousse, Paris.
- Milner J.C. (1976) Réflexions sur la référence in *Langue française*, no 30, pp 61-71.
- (1978) Le système du réfléchi en latin in *Langages*, no50, pp 73-86.
- (1982.a) Ordres et raisons de langues, Seuil, Paris.

Milner J.C. (1982.b) Cross over and Disjoint Reference in French in *Journal of Linguistic Research*, 2.2, pp 55-76.

Morin J.Y. (1978) Interprétation des pronoms et des réfléchis en français, in *Cahiers de Linguistique à Montréal*, no8, Presses Universitaires du Québec.

Pica P. (à paraître)

a. Subject, Tense and Truth : Towards a modular Approach to Binding, in *Grammatical Representation*, Guéron J., Obenauer H. & Pollock J.Y. eds, Foris, Dordrecht, septembre 84.

b. Quelques implications théoriques de l'étude des relations anaphoriques à longue distance in *La grammaire modulaire*, Couquaux D. & Ronat M. eds, Minuit, Paris, septembre 84.

c. On the Distinction between Argumental and non Argumental Anaphors, in *Sentential Complementation*, de Geese W & Putseys Y. eds, Foris, Dordrecht, avril 84.

d. Sujet, Temps et Valeur de vérité : une conception modulaire de la syntaxe.

Rizzi L. (1983) On chain formation, Università della Calabria, inédit.

Ronat M. (1982) Une solution pour un apparent contre-exemple à la théorie du liage, in *Linguisticae Investigationes*, VI.1, pp 189-196.

Rouveret A. & Vergnaud J.R. (1980) Specifying Reference to the Subject : French Causatives and Conditions on Representations, in *Linguistic Inquiry*, 11.1.

Sandfeld K. (1928) Syntaxe du français contemporain, I. Les pronoms, Champion, Paris.

Togebv K. (1965) Fransk Grammatik, Gyldendal forlag, Copenhagen.

Zribi-Hertz A. (1980) Coréférence et pronoms réfléchis : Notes sur le contraste lui / lui-même in *Lingvisticae Investigationes*, IV.1.

Yang D. (1983) the extended binding theory of anaphors in *Language Research*, Vol 19 no2, Lang. Research Institute, Seoul.

## ECLAIRCISSEMENTS

### Anaphore

Il convient de distinguer entre l'anaphore en tant que relation entre deux termes (anglais anaphora) et l'anaphore (liée) en tant que terme qui doit trouver son antécédent dans un certain domaine (anglais anaphor).

La relation anaphorique ressortit au discours dans la mesure où elle peut s'établir entre deux phrases et ne met pas forcément en jeu une règle syntaxique ; au contraire, la relation entre une anaphore (liée) et son antécédent est obligatoire et limitée à un domaine qu'il s'agit de définir avec précision (cf conditions d'opacité, Principes de liage). Ainsi, les anaphores (liées) ont un comportement spécifique qui en fait une sous-classe des expressions qui fonctionnent comme deuxième terme d'une relation anaphorique.

On représente la relation anaphorique par la présence d'un indice identique sur l'antécédent et l'expression anaphorique ; on représente l'appartenance à la classe des anaphores par le trait [+ anaphore].

Les anaphores (liées) sont soit des éléments lexicalisés, soit des catégories vides ; la classe doit être établie empiriquement pour chaque langue. Ainsi, l'analyse des pronoms anglais en -self comme anaphores n'implique pas que les pronoms français en -même, donnés comme leur équivalent, le soient également.

### Argument, Position argumentale

La notion d'argument est une notion sémantico-logique : une proposition élémentaire est constituée d'un opérateur (un prédicat) et de ses arguments auxquels il attribue un rôle